

Une cinquantaine de lettres cryptées de Marie Stuart retrouvées et déchiffrées

Florence Rosier

Ces missives adressées à l'ambassadeur de France en Angleterre entre 1578 et 1584 dormaient à la Bibliothèque nationale de France. Leur auteur était inconnu, mais un trio de chercheurs a cassé leur code : c'est la reine maudite Marie d'Ecosse qui les a écrites.

« Je sais que vous avez eu soin, au nom du roi [de France], d'atténuer les éclats de colère de la reine contre moi qui ne lui souhaite que du bien malgré tout le mal que j'ai reçu d'elle. » La femme qui écrit cette lettre poignante, en juin 1578, est une reine captive et malheureuse. Une série de coups du sort s'est abattue sur sa tête – avant qu'elle ne la perde, cette tête, sous la hache d'un bourreau ivre qui s'y prendra à trois fois pour la lui trancher, le 8 février 1587.

Cette reine, c'est Marie Stuart (1542-1587), une des figures les plus tragiques de l'histoire. La « reine maudite » par excellence, selon l'image popularisée par Stefan Zweig. Quand elle écrit cette lettre, elle a 35 ans. Cela fait plus de neuf ans qu'elle est emprisonnée par sa cousine, la reine d'Angleterre, Elisabeth Ire. Arrière-petite-fille du roi Henri VII, Marie Stuart peut en effet prétendre au trône d'Angleterre ; elle est même la seule prétendante légitime reconnue par les catholiques. Pour Elisabeth la protestante, Marie la catholique représente donc une sérieuse menace. C'est pourquoi elle la fera emprisonner plus de dix-huit ans – jusqu'à son exécution.

Cette lettre est une des 57 missives de la reine déchuë qui dormaient, orphelines, à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Des lettres cryptées dont ni l'auteur ni le contenu n'étaient connus. La clé utilisée pour les chiffrer était « le nec plus ultra de la cryptographie de l'époque », souligne George Lasry, informaticien et cryptographe.

George Lasry est l'un des trois chercheurs qui, avec Norbert Biermann, pianiste et professeur de musique, et Satoshi Tomokiyo, astrophysicien, sont parvenus à casser le code de cette mystérieuse correspondance, un travail de détective relaté dans la revue *Cryptologia* du 8 février. Ce trio de passionnés œuvre, à ses heures « perdues », à déchiffrer des documents cryptés historiques. Des électrons libres, opérant toutefois dans le cadre d'un projet académique, Decrypt, mobilisant des universités européennes, dont l'**Université de Lorraine et son laboratoire de recherche en informatique et ses applications (Loria)**.

Une « découverte fabuleuse »

Coup de théâtre : ces lettres étaient donc de la main de la reine Marie Stuart. Une « découverte fabuleuse sur les plans littéraire et historique, la plus importante réalisée depuis cent ans sur Marie reine d'Ecosse », s'enthousiasme John Guy, expert de cette période mouvementée de l'histoire britannique à l'université de Cambridge (Royaume-Uni). Un filon à exploiter, aussi, pour les historiens.

Les auteurs ont parcouru la collection numérisée de la BNF, mise en ligne et accessible à tous. « Nous sommes tombés sur un ensemble de documents chiffrés utilisant les mêmes symboles graphiques », raconte George Lasry. Ils étaient censés concerner l'Italie. Mais « après avoir commencé à déchiffrer quelques lettres, nous avons vite réalisé qu'elles étaient écrites en français et n'avaient rien à voir avec l'Italie. De plus, les participes et les adjectifs étaient conjugués au féminin », poursuit l'informaticien. L'auteur des lettres, par ailleurs, mentionne à plusieurs reprises sa captivité et le nom de Francis Walsingham, le maître-espion de la reine Elisabeth. Autant d'indices qui mettront nos fins limiers sur la piste de Mary Stuart.

Le code utilisé dans ces lettres fait appel à 191 symboles différents. Il s'agit d'un code « homophonique » : chaque lettre de l'alphabet est codée par un ou deux symboles différents. En plus, certains symboles désignent un personnage précis : la lettre C pour le roi de France (Henri III) ou la lettre f pour la reine Elisabeth, par exemple. D'autres désignent des noms de lieux ou des parties de mots (comme le suffixe « ance »).

Pour casser ce code, les chercheurs ont développé un algorithme. « Nous commençons par attribuer au hasard des symboles aux lettres de l'alphabet, puis nous regardons si nous trouvons ainsi des mots français. Le procédé est répété de façon itérative pour améliorer peu à peu le résultat », explique George Lasry. Pour les symboles codant des noms, les chercheurs se sont aidés du contexte historique. Quand Marie parle de son beau-frère « k », par exemple, il ne pouvait s'agir que du duc d'Anjou. Au total, le trio mettra près d'un an avant de découvrir la clé de chiffrement.

« *Une politicienne avisée* »

A qui s'adressaient ces lettres ? L'immense majorité (53 sur 57) étaient destinées à l'un des rares alliés de Marie Stuart : Michel de Castelnau, ambassadeur de France en Angleterre. Toutes datent de 1578 à 1584, soit « six des années les plus importantes de sa captivité », relève John Guy. Une cinquantaine étaient inconnues des historiens.

Ces lettres livrent un inestimable témoignage. Cette reine sans royaume se plaint de ses conditions de captivité et de sa mauvaise santé. « Je vous prie de demander à la reine d'Angleterre de me permettre de me servir de ma voiture, car je suis retombée dans ma vieille “défluxion nerveuse” », écrit-elle ainsi à l'ambassadeur de France en juillet 1581.

Loin de se contenter de s'apitoyer sur son sort, Marie raconte aussi ses négociations avec la reine Elisabeth Ire en vue de sa libération. Elle juge, non sans raison, qu'elles ne sont pas menées de bonne foi. Marie se montre ici « un juge avisé de la psychologie humaine, capable d'évaluer les forces et les faiblesses de caractère des principaux acteurs, analyse John Guy. Plusieurs de ces lettres sont particulièrement importantes car elles concernent l'époque où la reine Elisabeth envisageait d'épouser le duc d'Anjou, frère et héritier d'Henri III de France ».

Marie, ajoute l'historien, apparaît dans ces lettres « une politicienne avisée, qui comprenait les machinations de politique internationale et était prête à se battre pour ce en quoi elle croyait ». Loin de son image de femme fatale ou de victime passive qui passait son temps à geindre et à broder, « elle disposait de sources de renseignements étonnamment variées (et en grande partie exactes) sur les événements en cours en Angleterre, en Ecosse et en France. Et elle était en contact, souvent directement, avec les principaux acteurs politiques et conseillers privés d'Angleterre ».

« *Méfiez-vous de Walsingham* »

Marie se montre aussi en mère éplorée. « Je viens d'apprendre la nouvelle de l'enlèvement de mon fils par les partisans du comte d'Angus, s'angoisse-t-elle en septembre 1582. Je suis clouée au lit, si troublée que je ne sais pas quoi dire ou faire, voyant mon fils aux mains de nos plus cruels ennemis (...) sans pouvoir aider ou obtenir du soutien (...). Je souhaite que le roi envoie quelque noble de qualité en Ecosse pour remettre les choses en ordre. » Ce fils, Jacques VI d'Ecosse, n'aura de cesse de la renier en embrassant la cause protestante. A la mort d'Elisabeth, il deviendra roi d'Angleterre sous le nom de Jacques Ier.

Marie Stuart, une femme réputée intelligente qui parlait cinq langues, écrivait parfaitement en français, « avec des phrases très longues », indique George Lasry. Sa propre mère, Marie de Guise, lui avait appris enfant à écrire des lettres chiffrées. A-t-elle écrit et encodé elle-même ces lettres ? « On l'ignore, de même qu'on ne sait pas qui a conçu ce code », admet George Lasry.

A la fin de sa vie, Marie Stuart se montrera d'une étonnante imprudence. En janvier 1580, pourtant, elle avait été clairvoyante. « Méfiez-vous de Walsingham, car c'est un homme rusé, qui cache ses véritables intentions sous le prétexte d'une (fausse) amitié », écrit-elle alors à l'ambassadeur de France. Mais elle tombera dans le piège que lui tendra bientôt le retors espion de la reine, en l'entraînant dans un complot contre la reine. « Le 17 juillet 1586, Marie Stuart signera une lettre ambiguë qui la perdra car elle semble y cautionner l'assassinat d'Elisabeth », raconte Isabelle Fernandes, spécialiste des XVI^e et XVII^e siècles britanniques à l'université Clermont-Auvergne. Sans doute parce que, « le temps passant, elle s'est lancée dans des causes désespérées dans l'espoir d'être libérée ».

Reste une énigme. Comment se fait-il que le code des lettres adressées par Marie Stuart à Anthony Babington – un des instigateurs du complot contre Elisabeth – en 1586 soit « bien plus simple et bien moins sécurisé », selon George Lasry, que le code de ses lettres antérieures – celles qui viennent d'être déchiffrées ? Un paradoxe « bien surprenant », relève-t-il, car « le contenu de sa correspondance avec Babington était bien plus sensible et compromettant pour Marie Stuart ». Une fois la lettre du 17 juillet 1586 interceptée par Walsingham, la cause était entendue : en octobre, Marie sera condamnée à mort pour haute trahison. « Loué soit Dieu, vous me faites un grand bien de me retirer de ce monde ! », lancera l'infortunée.